

Intervention de JACQUES DE DECKER

à la Conférence sur la traduction littéraire et la culture du 20 avril 2009.

Depuis un peu plus d'un an, l'Europe se penche sérieusement sur ce qui l'irrigue, c'est –à-dire les langues. Il était temps. Car qu'est-ce qui caractérise l'Europe ? Son aspiration à l'unité, sans nul doute. Mais son attachement primordial, et vital oserais-je dire, à sa diversité. Diversité essentiellement liée à son histoire, aux millénaires qui ont vu se développer sa très singulière civilisation. Il y a quelque chose d'insolite et de fascinant à voir, sur ce territoire relativement restreint comparé à d'autres continents, se démultiplier les comportements, les us et les coutumes, et surtout se ramifier les langages. Et dans ces langages, de voir se déployer dans les sens les plus divers leur célébration émotive et créatrice, c'est-à-dire la poésie.

La poésie, et j'entends par là au sens large la littérature, est la façon la plus poussée, pour une langue, d'aller au bout de ses possibles. C'est aussi la meilleure façon, pour une langue, de s'enrichir, de sa développer, de se raffiner. Elle a tendance, dès lors, à exacerber la difficulté de permettre la communication entre elles. Et c'est là que se pose la question de la traduction littéraire.

Le premier problème auquel l'Europe devenue consciente de son identité linguistique complexe se trouve confrontée est le multilinguisme. Les travaux et réflexions qui ont porté sur cette question l'an passé ont débouché, sous l'égide du commissaire Urban, sur un rapport qui a déjà beaucoup circulé, a été abondamment discuté, et continue à faire son chemin, c'est le déjà fameux « Défi salutaire » auquel nous avons contribué à quelques-uns sous la direction très inspirée d'Amin Maalouf, et qui a tenté d'étayer et d'argumenter le plus possible le souhait que l'Europe ne cède pas à la tentation de la simplification abusive dans l'usage de ces langues. En dépit des problèmes, des complications et des coûts que cela entraîne, l'Europe a tout intérêt à opter pour la multiplicité linguistique, pas seulement par respect à l'égard des identités de ses membres, mais parce que multiplier les langues, c'est aussi faire obstacle au risque bien plus grand que représente la pensée unique.

Si l'on adopte cette attitude, la traduction s'impose non seulement comme pratique, mais comme philosophie. Un grand esprit européen, Umberto Eco, a pu dire que la langue de l'Europe, c'était la traduction. La formule est désormais tellement répandue qu'elle est devenue un cliché, mais elle va plus loin qu'une simple boutade. Elle laisse entendre qu'en Europe, l'expression d'une pensée est soumise au crible de sa reformulation dans divers langages, sorte d'épreuve imposée à sa validité du fait de son passage par d'autres modes d'expression. Cet exercice se pratique dans les institutions européennes selon une fréquence et une densité unique au monde. Les orfèvres qui oeuvrent dans les cabines qui nous entourent en sont une remarquable illustration. Mais je songe aussi aux centaines de traducteurs qui dans ces bâtiments oeuvrent à la rédaction démultipliée des travaux et débats qui ont lieu en ces lieux.

Parmi les traducteurs, ceux qui se vouent aux textes littéraires forment une confrérie à part. Ce sont souvent les mêmes que ceux qui sont dans les cabines et les bureaux qui j'évoquais à l'instant. Ils changent seulement de registre. Ils mettent leur compétence à profit pour « faire passer » non pas seulement un message, mais sa forme, sa dimension esthétique et artistique qui sont le fait d'un créateur qui a choisi pour matériau les langues plutôt que la pierre, les couleurs, les vibrations sonores, le mime ou le jeu dramatique. Pour ce faire, rappelons-le, le poète, l'écrivain, tire parti de toutes les ressources que lui procure la langue célébrée par ses

prédécesseurs et toute leur tradition, tout en essayant d'aller plus loin dans ses potentialités lexicales et syntaxiques. Ces traducteurs sont des alchimistes, ils prennent des risques énormes en escaladant ainsi des textes qui jouent sur toutes les dimensions inventives, lyriques, ironiques, ludiques de leurs langues, en jonglant entre les idiomes, en repérant les prodiges de l'un et en cherchant à les transférer dans d'autres.

Ces traducteurs littéraires ont été longtemps des parents pauvres, et es héros de l'ombre. Ils sont, vu la nature culturelle de notre Europe, une sorte de spécialité continentale. C'est en Europe que l'on traduit le plus et depuis le plus longtemps. A-t-on, au niveau des institutions, mesuré cette spécificité et les mérites de tous ceux qui l'exercent ? Pas suffisamment sans doute. On ne les a ni assez identifiés, ni reconnus, ni aidés, ni soutenus. Ce qui ne vas pas sans grief ni sans frustration. Ces griefs et ces frustrations se sont exprimés aujourd'hui. Et c'est a très bien. Des demandes ont être formulées, et des revendications, certainement motivées. Elles ne font qu'entamer un chantier. Celui de la reconnaissance par l'Europe de ces artisans qui l'incarnent peut-être mieux que quiconque. Cette journée, en ce sens, est celle d'un rendez-vous décisif.

Jacques De Decker

20 avril 2009